

Disséquer la vie éternelle

Anne-Marie Beaulieu

Numéro 25, janvier–février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, A.-M. (1983). Disséquer la vie éternelle. *Liaison*, (25), 29–29.

Anne-Marie Beaulieu

Jean-Pierre était très gentil, bien éduqué, toujours attentionné avec moi. C'était un garçon très agréable, mais voilà: il était pathologiste et par le fait même, "autopsiste". Ainsi toutes les fois qu'il me parlait mariage, je cherchais à détourner la conversation. Passer ses nuits avec quelqu'un qui passe ses journées avec des cadavres, quelle atrocité. Une fois la semaine passait, mais toutes les semaines! ce serait à en devenir cinglé.

Jean-Pierre me parlait beaucoup de sa profession. Il aurait bien aimé que je visite les locaux dans lesquels il travaillait, que je m'intéresse à sa carrière; je le sentais à sa façon d'agir avec moi mais, à cette époque, je ne pouvais le comprendre. Pour lui, disséquer un homme ou un rat de laboratoire revenait au même, l'unique différence résidait dans la grosseur. Mais moi je croyais à l'âme, à tout ce qu'il y a de beau et de noble chez l'être humain, à la vie éternelle. Nous ne sommes pas des bêtes, disais-je à Jean-Pierre, nous vivons, aimons, pensons et tout cela transparait en nous, même lorsqu'on nous dépose sur une table de dissection. Pourtant, chaque fois que nous parlions de mort ou de vie éternelle, il se moquait de moi en me disant que les soeurs du couvent m'avaient bien eue. Pour lui, nous naissons, survivions et crevions, c'était tout.

Un soir où il n'avait pas terminé les coupes histologiques des organes et où nous devions sortir, il me téléphona. Il insistait fortement pour que j'aille le rejoindre. Cela faciliterait les choses, disait-il. On gagnerait du temps car il n'aurait pas à venir me chercher jusque chez moi, et nous pourrions, dès qu'il aurait fini ses prélèvements tissulaires, aller souper et danser. Parce qu'il avait raison, parce que j'avais le goût de le voir, mais aussi par curiosité, j'acceptai. Je sautai dans un taxi et le rejoignis dans le hall de l'hôpital où nous nous étions fixé rendez-vous. Il m'amena alors dans un petit bureau qui donnait sur le local où il faisait ses coupes en même temps que sur la salle de dissection. Bien entendu, il avait fermé la porte de celle-ci et laissé la sienne ouverte. Nous pouvions ainsi nous voir; lui travaillant, moi lisant.

Tout à coup il arrêta sa minutieuse entreprise et me lança: "Hé, nous avons deux nouveaux corps dans le réfrigérateur, tu veux les voir?" Je ne compris pas pourquoi il me demandait cela car il savait très bien que j'avais une peur bleue des morts et un dégoût des cadavres. N'empêche qu'il piqua ma curiosité. À partir de ce moment, je cessai de lire tant mes yeux étaient attirés par la porte qui me séparait de la salle de dissection où étaient les

Dissequer la vie éternelle

réfrigérateurs. À chaque petit bruit, mes muscles se roidissaient. J'attendais que cette porte s'ouvre et que les machabées entrent. Je criai alors à Jean-Pierre: "Peut-on ouvrir la porte du réfrigérateur de l'intérieur?" Conscient que j'étais craintive, voire obsédée, il arrêta son travail et, s'avançant vers moi, me fit signe que non. Puis, s'asseyant près de moi, il me dit: "Écoute, le meilleur moyen de vaincre ta peur est de voir un mort et d'y toucher. Justement, tu as de la chance, — poursuivit-il — une des dépouilles vient d'arriver. Elle est encore toute fraîche, presque chaude. Il s'agit d'un vieillard mort en fin d'après-midi. C'est comme s'il dormait." Et tout en me prenant la main, il m'attira dans la salle d'autopsie. Docile mais nerveuse je me laissais faire quand soudain je l'arrêtai et lui demandai: "Mais l'autre cadavre, qu'est-ce?" Hésitant et confus, il répondit: "Ho! il s'agit d'un cadavre très mutilé". "Que lui est-il arrivé?" repris-je fermement. "Il est tombé dans un puits et y est resté au moins un mois. Il avait environ dix ans" ajouta-t-il. Alors, je ne sais ce qui me poussa à cette folie, mais je criai sur un ton inflexible: "C'est celui-là que je veux voir, pas le vieux!" Je pensais que mieux valait voir un petit enfant rose devenu gris, qu'un vieillard blanc. Mais Jean-Pierre ne voulait pas me le montrer, c'était trop dégoûtant avouait-il pour une fois. Alors j'insistai, j'insistai, et le convainquis finalement en lui disant que c'était à moi de choisir qui me sortirait de ma phobie. Il ouvrit donc la porte d'un des réfrigérateurs. Je m'approchai de lui de peur que mes yeux résistent mais que ma trop faible condition me fasse tomber dans les pommes: je ne vis que deux pieds. Le corps gisait dans une sorte de tiroir. Comme ma curiosité venait de supplanter ma superstition, je demandai à Jean-Pierre d'ouvrir la lumière; il le fit, puis de tirer le tiroir; il le fit aussi. Une odeur d'argile et de moisissure me monta au nez; je me mis quand même à examiner le corps poussée par je ne sais quelle force. Au lieu d'être gris, il était rouge, tout gonflé et tout rouge! "Pourquoi est-il comme ça?" demandai-je.

"C'est qu'il était dans un endroit humide" répondit Jean-Pierre surpris de ce subit intérêt. "Pourquoi il a de la boue sur le bord des lèvres et sous les ongles?" — "Il ne doit pas être mort sur le coup." — "Et pourquoi sa jambe est-elle comme ça?" — "Il est tombé, sa jambe a dû se déboîter." — "Il a beaucoup souffert, tu crois?" Mais lui, las de sa journée, de mes questions et croyant, sans doute, que j'ironisais, m'entraîna hors de la salle.

Nous allâmes souper. Passionnée, radieuse d'être sortie de mes croyances imbéciles, je le questionnai sur les symptômes des maladies, sur le temps qu'un corps prend à se décomposer, en milieu sec, en milieu humide. Et lui, tout heureux, ayant enfin compris que je m'intéressais à son travail, me répondit avec maintes explications. Il me promit même de me montrer, le lendemain, des viscères, des mains, des cerveaux, des fœtus dans le formol. Puis, la nuit venue, il m'emmena chez lui. En guise de caresse, il m'expliqua, en le dessinant avec ses mains, tel un scalpel sur ma peau, comment on ouvre un cadavre d'homme ou de femme...

Le lendemain matin, il me proposa d'assister à l'autopsie du petit garçon. Je saurais, de cette façon, exactement comment il était mort. Je me précipitai à accepter son invitation. La curiosité féminine ne me poussait plus à y aller, une obsession encore plus grande venait d'éclorre en moi: la passion scientifique. Avoir des instruments sophistiqués, utiliser un vocabulaire latin, voir des habits verts se pencher sur un corps rouge, pouvoir enfin découvrir la science et tout son art. J'avais été idiotte tellement longtemps, je comprenais enfin la philosophie des sciences.

Après l'opération, qui révélait que le petit garçon était mort en s'étouffant avec de la boue, — il en avait plein les poumons — je m'approchai de Jean-Pierre et l'embrassant, je lui dis que j'acceptais qu'il m'épouse et que j'aimerais bien devenir préposée aux autopsies. Je venais enfin de comprendre que l'être humain n'est qu'un tube digestif. ★